

LES MASSACRES DES SASOUNKH

Au mois de novembre 1894, des dépêches adressées de Varna à la presse anglaise annoncèrent sommairement que d'épouvantables massacres auraient eu lieu à Sasoun dans la Grande-Arménie, en août et septembre. Puis les premières nouvelles, confirmées, disait-on, par un rapport du consul anglais d'Erzeroum, se précisèrent. Seul, le nombre des morts variait de quatre à dix mille, suivant les versions ; quant aux auteurs de ces massacres, ce seraient les Kurdes nomades d'abord, puis les régiments de bachi-bouzouks Hamidieh et les troupes régulières ottomanes.

Des réponses violentes furent adressées, notamment dans le *Times*, aux démentis officieux communiqués à la presse européenne par le gouvernement turc. En même temps une revue de langue arménienne, paraissant à Tiflis, prétendait donner, avec l'autorisation de la censure russe, des détails exacts sur ces faits monstrueux. Enfin, les journaux français, en général assez indifférents à tout événement qui se produit hors des frontières, voire hors de Paris et de sa banlieue, jugèrent très

sévèrement les actes de sauvagerie odieuse que l'on imputait, en Asie-Mineure, aux autorités locales.

Depuis lors, de concert avec la Sublime Porte, la France, l'Angleterre et la Russie ont pris part en la personne de délégués, munis de pouvoirs très étendus, à l'enquête menée par une commission turque sur les lieux mêmes. Les commissaires européens, loin d'avoir un rôle passif de simples contrôleurs, ont pu prendre l'initiative d'interrogatoires et de recherches et, bien que le résultat de leur information n'ait point encore été publié, on sait, dès maintenant, qu'il avère les récits les plus tragiques.

La France se trouve donc engagée en ce moment dans une action commune avec l'Angleterre et la Russie, sans que l'on sache bien quels motifs d'humanité généreuse et de sagesse diplomatique l'y ont pu pousser. Des études particulières sur l'Orient m'ont permis de connaître l'importance du mouvement arménien et jusqu'à quel point il pourrait menacer la paix européenne. J'ai pu, en outre, consulter des documents d'une incontestable authenticité touchant les derniers massacres dans les Sasounkh et la situation des Arméniens dans les autres parties de l'Empire ottoman, et recueillir les dépositions de trois témoins échappés à la tuerie, Khamo Bedrosian, du village de Guellieh-Guzan, Aaltoun, sa femme, et Oovig Vartan, du village de Dalvorik. Je n'ai d'autre but que de faire connaître en France, par un exposé impartial et précis, des faits jusqu'ici imparfaitement connus.

I

Les sujets arméniens du sultan, au nombre d'au moins quatre millions, sont répartis sur toute l'étendue de l'Empire turc, tant en Anatolie que dans la Turquie d'Europe. Mais l'agglomération la plus importante de beaucoup réside dans la région dite encore maintenant de la Grande-Arménie, c'est-à-dire dans le pays situé entre Trébizonde, Sivas (Sébasté), Kharpout, Diarbékir, l'Azerbeïdjan, le mont Ararat et l'Arménie russe. Par les vallées du Tigre et de l'Eu-

phrate, la Grande-Arménie est la route naturelle qui joint la mer Noire avec le golfe Persique d'une part et d'un autre côté avec le golfe d'Alexandrette; à proximité de Chypre. En dehors de cette région, il faut tenir compte de centres arméniens considérables, tels que Amasia, Tokat, Kaisarieh, Marach, sur les territoires qui s'étendent de Samsoun, dans la mer Noire, jusqu'à la côte de Cilicie. A Constantinople même, des quartiers comme Psammata sont peuplés uniquement d'Arméniens venus pour la plupart d'Asie-Mineure, qui conservent les traditions de la race et espèrent, quelque jour, retourner mourir sur la terre natale, si rude qu'elle soit.

Ce sont toutes populations tranquilles chez qui de successives servitudes à travers les âges ont atténué, sinon anéanti, la tendance naturelle des êtres à réagir par la force contre la force. Cependant, depuis un quart de siècle environ, elles semblent avoir repris conscience de certains droits élémentaires, tels que celui de ne se laisser point spolier et massacrer, sans même faire entendre un cri de plainte ou de douleur.

Dès l'année 1869, monseigneur Khrimian, élu patriarche de Constantinople, celui que l'on appelle avec vénération *hàirik*, *le petit père*, osa formuler en présence du sultan les doléances de son peuple opprimé et ruiné par une administration barbare. A plusieurs reprises, les mêmes griefs furent répétés par lui et par d'autres, vainement, jusqu'au traité de Berlin. Alors, sur l'initiative du patriarche Nersès, et après des négociations où prit part le patriarche actuel, monseigneur Matthéos Ismirlian, les puissances européennes s'intéressèrent au sort des Arméniens. En vertu de l'article 61 de ce traité, la Turquie s'engageait à faire des réformes, et les puissances se réservaient le droit et, assumaient le devoir d'intervenir, si les anciens abus se perpétuaient. La convention de Chypre imposait même à l'Angleterre des obligations toutes spéciales.

De grandes espérances furent ainsi éveillées; tout en demeurant d'un loyalisme absolu, les Arméniens pensèrent que la bonne volonté du souverain à leur égard serait singulièrement favorisée par l'appui moral de l'Europe civilisée. Il n'en fut rien. Les choses traînèrent, et la formation de la Triple-Alliance, interdisant désormais toute entente commune, déçut cruelle-

ment ce rêve momentané d'un sort meilleur. Des comités révolutionnaires furent alors formés en Angleterre et en Grèce, et les vexations de l'autorité locale, les monstrueux dénis de justice opposés à toute plainte entretenirent dans le pays une perpétuelle agitation. Pour ne citer qu'un fait significatif, l'acquittement du Kurde Mouça-bey en 1888 exaspéra légitimement les Arméniens. Celui-ci depuis plusieurs années commettait toutes sortes d'excès et de déprédations dans le pays de Mouch : meurtres, viols et vols, en nombre infini, lui étaient reprochés par des villages entiers. On évoqua le procès à Constantinople, et trente familles arméniennes vinrent déposer contre lui, malgré les fatigues et les dangers d'un long voyage et la crainte de représailles dans l'avenir. Il semblait que l'accusé fût l'accusateur ; on le renvoya absous. Peu après, des émeutes éclatèrent à Erzeroum, à Constantinople, à Marsevan, Amasia, Kaisarieh, Yozgad et Tokat. Elles furent réprimées sans pitié et suivies d'un procès où comparurent plus de cent cinquante personnes, ramassées sans aucun discernement parmi les émeutiers et les gens les plus pacifiques.

Seule la méfiance réciproque des puissances signataires du traité de Berlin les a empêchées jusqu'ici d'user des droits que leur confère l'article 61. Mais l'intérêt bien entendu de la Turquie devrait engager la Sublime Porte à exécuter immédiatement des réformes effectives qui satisferaient sans doute des sujets peu exigeants, et éviteraient ainsi des complications européennes toujours à craindre, où elle n'aurait rien à gagner. Les derniers événements des Sasounkh indiquent en effet un état anormal qui ne peut durer sans aboutir aux pires catastrophes.

*
* * *

Sasoun n'est point une ville ou un village, comme on a pu le croire tout d'abord. Par le Sasoun ou mieux par le pluriel arménien, les Sasounkh, on entend toute une vaste région montagneuse séparant les vallées supérieures du Tigre et de l'Euphrate, à distance à peu près égale de Mouch au nord, Diarbékir au sud, Bitlis à l'est. Mais l'accès n'en est guère

possible que du côté de Mouch, situé à environ huit heures de cheval. Le pays est habité, outre les Arméniens, par des Kurdes sédentaires ou nomades et par des Yézidjis, adorateurs du diable, ces derniers parfaitement inoffensifs et que l'on a cependant, il y a quelques années, massacrés aussi et traqués sans autre prétexte que le fanatisme religieux. La position montagneuse des Sasounkh empêche toutes relations suivies avec les villes et villages d'alentour. Les maigres richesses du pays sont constituées par la culture de l'orge, du millet et de la rhubarbe, l'élevage des moutons et quelques métiers primitifs.

Le nombre des villages établis dans cette région est de quatre-vingt-dix à cent; chacun contient en moyenne quarante maisons; les plus considérables comme Parga comptent jusqu'à quatre cents maisons, les moins importants comme Rengank ou Tarouk huit à douze. En évaluant à vingt personnes le nombre des habitants de chaque maison, on trouverait pour tout le district une population de soixante-dix mille âmes. Mais ce chiffre est très inférieur à la réalité; car, suivant les traditions patriarcales encore en vigueur dans le pays, les enfants ne font point ménage à part quand ils se marient, et l'on voit réunis sous le même toit des cousins et des arrière-cousins. Certaines familles, avant les massacres, comprenaient jusqu'à soixante et soixante-dix personnes.

Dans la région voisine des Sasounkh vivent plusieurs tribus kurdes ou *achirets*, les unes sédentaires, les autres nomades. Depuis un temps immémorial, les chefs de ces tribus exercent une sorte de suzeraineté sur les Arméniens et prélèvent sur eux l'impôt de *khafirat* (impôt de mécréants), moyennant quoi ils protègent ceux dont ils se disent les *aghas* (maîtres) contre les tribus voisines ou les incursions de nomades. Les Turcs de leur côté ont établi des impôts fort lourds, que jusqu'ici on leur a payés très régulièrement.

Voici approximativement les charges, plus ou moins arbitraires, qui pèsent sur une famille des Sasounkh, la piastre valant un peu moins de vingt-cinq centimes et la livre turque étant estimée cent piastres or. La cote personnelle est de quarante piastres par mâle, à partir de la naissance, payée seulement à la majorité; l'impôt sur le revenu, de cent à deux

cents piastres par famille. Pour chaque meule en pierre destinée à moudre le blé, trente piastres ; pour chaque métier à tisser — il y en a au moins un par famille — trente piastres ; pour les herbes ramassées dans la montagne et qui servent à nourrir les bestiaux, deux piastres par charge que peut porter un homme. Chaque tête de mouton (le mouton vaut de vingt à trente piastres) cinq piastres. Enfin le fisc prélève un sixième des récoltes, mais n'accepte pas d'être payé en nature ; généralement, on estime un quart en plus de la valeur sur place. Une quittance annuelle est délivrée à chaque famille, indiquant que tous les impôts ont été payés ; mais encore faut-il donner pour avoir cette quittance une somme de cent piastres par famille que l'agent du fisc s'attribue généreusement.

Quant aux Kurdes, qui se considèrent, avec une arrogance toute féodale, comme les véritables seigneurs des Arméniens, ils exigent tout en nature. Ils perçoivent deux moutons, un matelas d'une valeur de cinquante piastres environ ; plus cinq à sept kilogrammes de beurre par famille ; les riches paient pour les pauvres. Le tout représente à peu près cent cinquante piastres par famille pour chaque chef kurde. Mais il arrive qu'en sus des tribus presque légitimement suzerainés d'après la coutume, il en survienne d'autres. Tout étant emporté, la quatrième ou la cinquième en date ne trouve plus rien et pille, brûle, viole, massacre. Les procédés du fisc ne sont pas d'ailleurs empreints de beaucoup plus de mansuétude. Les agents s'installent dans les villages, et pendant huit ou quinze jours vivent aux frais de l'habitant ; puis, pour égayer leurs loisirs, ils se font donner des femmes. S'il y a quelque retard dans le paiement, ils prennent des otages, hommes ou femmes ; on pend les hommes par les pieds, on use des femmes à discrétion, puis on relâche les victimes à qui ce traitement salubre fait presque toujours trouver les sommes requises. Faute de quoi, les mêmes tortures ou de pires leur sont réservées.

*
* *

Jusqu'en 1885, une loyauté relative présidait aux arrangements de vasselage entre Arméniens et Kurdes et ceux-ci

assuraient, parfois les armes à la main, la sécurité de leurs sujets contre les tribus rivales. Mais depuis la formation des régiments de bachi-bouzouks Hamidieh, recrutés parmi les plus sauvages nomades, les Kurdes, dont un grand nombre se voyaient ainsi promus au rang de troupes auxiliaires, ont redoublé d'exactions et de violences et se sont crus affranchis de tout ménagement. En même temps le fisc se montrait d'une impitoyable rigueur. L'impossibilité où les Arméniens se trouvaient de payer six ou sept fois dans l'année des impôts aussi vexatoires a été la cause des événements qui ensanglantèrent les Sasounkh en août-septembre 1894.

Déjà en 1893, de premières violences avaient prélué à celles-là. Au printemps, les agents du fisc étant venus se faire payer, on leur répondit que les Kurdes avaient tout emporté. Mais ils ne voulurent rien entendre, déclarèrent que les affaires entre Arméniens et Kurdes ne les intéressaient pas. Puis ils choisirent des otages dans les quatre principaux villages de la région, à Semal, Guellieh-Guzan, Khoulp et Schenek. Les quatre notables ainsi appréhendés furent conduits à Semal. Là on les pendit par les pieds, puis, avec des fers rougis en forme de croix, on leur brûla les pieds, la poitrine, la langue et le front. L'un d'eux mourut à Semal et deux autres succombèrent à Mouch où on les avait emprisonnés ; le dernier, Azzo, de Khoulp, a survécu : il est actuellement encore en prison à Mouch. Cet exemple terrifia le pays, et les familles riches payèrent les impôts pour toute la région des Sasounkh.

Un mois après, le bey kurde Hasseg, de la tribu des Khar-gansi, à deux jours de Guellieh-Guzan vers l'est, survint. On le paya, de même que Hussein-Agha de la tribu des Khyansi, à trois ou quatre jours à l'ouest, qui se présenta dix jours après le premier. Quatre jours plus tard arrivèrent Chakir-Agha, de la tribu des Badigansi, et Omer-Agha, de celle des Bakrânsi, amenant chacun quarante hommes armés. Cette fois, les Arméniens refusèrent de payer, d'où une bataille où il y eut de part et d'autre quelques blessés. Les Kurdes se retirèrent et revinrent dix jours après accompagnés de leurs compatriotes Hamidieh. Ils attaquèrent alors le village de Davorik ; les gens de Guellieh-Guzan et des villages environ-

nants se portèrent au secours des pays menacés. Il y eut dix morts de part et d'autre. Mais les Arméniens battus s'enfuirent dans des directions diverses, tandis que les Kurdes et les Hamidieh pillaient les villages abandonnés et, ne trouvant plus rien, brûlaient les maisons des principales familles.

A la suite de cette bagarre sanglante, un notable de chacun des cinq villages les plus importants fut envoyé à Mouch, pour se plaindre aux autorités ottomanes de l'envoi des troupes régulières. Tahsin-pacha, vali de Bitlis, qui se trouvait alors à Mouch, refusa d'intervenir, disant que l'affaire relevait de Mustapha-pacha, gouverneur de Diarbékirk, à qui il télégraphia. Mustapha vint en effet dans les Sasounkh avec des troupes régulières et enleva aux Kurdes les troupeaux et les objets qu'ils avaient volés; puis, à la grande surprise des Arméniens, il se retira emmenant à Diarbékirk le butin enlevé aux Kurdes. Les Arméniens se remirent au travail.

Au printemps de 1894, « comme l'herbe verdissait, dans la saison de la rhubarbe, » dit Khamo Bedrossian, le fisc revint, et, pour rendre plus imposante sa majesté administrative, se fit accompagner d'une trentaine de cavaliers, armés de bons fusils, et munis, pour les circonstances où un peu plus de douceur suffisait, de solides courbaches. Ainsi perçut-on cette année-là, à diverses reprises, les divers impôts. Les dernières tournées fiscales eurent lieu, dans cet apparat, du 1^{er} au 15 juillet.

Les Kurdes Khirzantsi, sous la conduite de leur chef Hassa-gha, et les Khyantzi avaient de leur côté prélevé moutons, matelas et beurre. Le 25 juillet arrivèrent derechef, avec Chakir-gha, et Omer-gha, les Badigansi et les Bakrânsi. A Guellieh-Guzan et à Schenek, de même qu'à Semal, où ils se présentèrent en dernier lieu, on refusa de les payer. Irrités, ils battirent les Arméniens, en tuèrent un, et partirent avec deux mille moutons. La nouvelle de ce brigandage se répandit rapidement dans les Sasounkh, et les Arméniens se mirent à la poursuite des Kurdes qu'ils atteignirent à trois heures de Semal, sur la colline de Kourtek, à mi-chemin de Mouch. Les Kurdes battus perdirent six hommes; leurs adversaires, ayant laissé cinq des leurs sur le terrain, rentrèrent le soir au village.

Le lendemain, des soldats réguliers arrivèrent de Mouch, au nombre d'environ cinq cents, et campèrent dans la plaine, près de Schenek. Ils étaient commandés par le *bimbachi* (colonel) Talib-Effendi. « Ce maudit chien », comme l'appellent les habitants du pays, était bien connu d'eux depuis plusieurs années. Il était ordinairement chargé des menues répressions locales et, chaque printemps, exerçait à Semal ses aptitudes de tortionnaire. Cependant Sakko, notable du village, fut délégué auprès de lui pour expliquer l'affaire et demander protection contre les Kurdes. En manière de réponse, Sakko fut jeté brutalement hors du camp. De cette date au 5 août, jour par jour, des Hamidieh et des troupes régulières, envoyées d'Erzingian par le commandant du 4^e corps, Zekhi-pacha, se massèrent aux environs, notamment à Kourtek. Comme ils menaçaient plus spécialement Semal et Schenek, c'est là que se réunirent, envoyés des villages voisins, cinq à six cents Arméniens, qui, se trouvant inférieurs en nombre, se replièrent sur Guellieh-Guzan, poursuivis par les Kurdes et les Hamidieh qui tuaient tous les trainards. Les jeunes gens de Guellieh-Guzan vinrent au secours de cette troupe en déroute, lui rendirent courage et firent reculer jusqu'à Schenek et Semal les Kurdes et les Hamidieh qui pillèrent et brûlèrent les deux villages abandonnés. Tout cela se passait en présence des troupes régulières, impassibles.

Chaque jour arrivaient de nouvelles tribus kurdes. Elles atteignirent bientôt le nombre de quarante; quelques-unes étaient représentées seulement par une dizaine d'hommes. Les Arméniens, retranchés à Guellieh-Guzan, craignaient une attaque prochaine: ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants, avec tous les objets précieux dans le Handok-Dagh, au milieu de rochers presque inaccessibles, sans aucune végétation, à une heure à l'ouest de Guellieh-Guzan. Restèrent seuls au village les hommes possédant un fusil, au nombre de six cents environ. Les Kurdes, en effet, quand ils se crurent assez en force, attaquèrent Guellieh-Guzan. Après quatre jours de combat, ils n'avaient pu s'en rendre maîtres et manquaient de munitions.

Ils se retirèrent et allèrent trouver Talib-Effendi; ils jetèrent leurs armes à ses pieds, lui disant qu'ils ne pouvaient rien

faire contre les Arméniens, et le menacèrent, à la façon kurde, de se joindre à ceux-ci contre les Turcs, s'il ne leur donnait assistance et ne les aidait à réduire ceux qu'ils considéraient comme des vassaux rebelles.

Ici cesse le rôle d'observateurs malveillants à l'égard des Arméniens tenu jusque-là par les troupes turques. et se trahit le secret désir que l'on avait de disperser par les moyens les plus violents l'agglomération agricole des Sasounkh. Talib-Effendi, de concert avec ses chefs directs, échangea les fusils à pierre des Kurdes contre ceux de l'armée régulière, habilla en Kurdes un grand nombre de soldats turcs, et les envoya recommencer l'attaque. Le lendemain, les Arméniens, restés maîtres de la place, trouvèrent parmi les morts nombre de ces Kurdes fictifs qui portaient sous leurs vêtements d'emprunt l'uniforme des troupes régulières.

Dix jours plus tard, les troupes régulières, les Hamidieh et les Kurdes, qui, dans l'intervalle, avaient vécu dans la plaine de Mouch aux dépens des paysans, volant, brûlant, violant femmes et jeunes garçons, attaquèrent Guellieh-Guzan, Schenek et Semal. Les assaillants disposaient de treize canons contre des adversaires armés seulement de mauvais fusils à pierre. Après quatre jours de canonnade, les Arméniens, qui n'avaient plus de munitions, s'enfuirent sur les hauteurs du Handok-Dagh. Poursuivis de nouveau et délogés, ils se dispersèrent dans les villages voisins, notamment à Dalvorik, où le nommé Mourad (Hamparzoum Boyadjian) s'était mis à la tête d'une troupe de paysans décidés à la résistance.

Sur le Handok-Dagh, les troupes, pourchassant les fuyards, rencontrèrent les femmes et les enfants qui y avaient cherché un asile. Les Turcs, las de tuer, prirent soixante femmes ou jeunes filles que l'on emmena dans l'église de Guellieh-Guzan, où elles furent d'abord violées, puis massacrées. Quelques-unes, conservées pour des plaisirs ultérieurs, moururent par suite de mauvais traitements; une seule, nommée Chakkey, de Guellieh-Guzan, put se sauver dans la nuit et gagna Dalvorik, où elle mourut au bout de cinq jours, devenue folle. Outre ces soixante malheureuses, cinq femmes, choisies parmi les plus belles de Guellieh-Guzan, furent emmenées au camp. Elles se nommaient Kôhar, Eghsô, Chikrô, Schaabâz, Ma-

riam. On les garda à vue pendant vingt jours; chaque soir, elles étaient conduites aux tentes des différents chefs ou abandonnées aux soldats. Elles s'échappèrent un soir et se réfugièrent à Dalvorik. Deux y moururent et furent enterrées dans la forêt par Khamo Bedrossian; c'étaient Chikrô et Mariam; les trois autres vécurent cachées dans la plaine de Mouch.

Ceux des Arméniens qui s'étaient enfuis dans la forêt de Dalvorik ne purent résister longtemps, privés qu'ils étaient de toutes munitions. Ils furent rejoints par les troupes régulières, et le massacre commença. Le témoin Bedrossian avait laissé sa femme Aaltoun avec son enfant, son frère, sa femme et sa belle-sœur, dissimulés dans une espèce de fourré, tandis que lui-même, accompagné d'un prêtre, cherchait à voir s'ils étaient poursuivis de près. A peine avait-il quitté les siens que les troupes régulières survinrent, le séparant d'eux. Toute sa famille fut massacrée. On dépouilla les femmes de leurs vêtements et, violées, elles furent tuées à coups de yatagan ou de khandjar. Quand vint le tour d'Aaltoun, comme les soldats la trouvaient belle — et c'est en vérité une merveilleuse créature, de fine et noble race, aux yeux étranges de fauve effarouché, plus sauvages encore lorsqu'elle raconte les tragiques scènes qu'ils ont reflétées — ils lui proposèrent de lui laisser la vie sauve à condition qu'elle se fit musulmane. Elle refusa obstinément. Ils prirent alors son enfant âgé de trois mois; lui enfoncèrent un yatagan dans le ventre et le projetèrent en l'air, et, quand il fut retombé, le coupèrent en morceaux. Puis, au nombre de sept, ils convinrent de violer leur prisonnière et de la tuer ensuite. Mais en la dépouillant de ses vêtements, ils trouvèrent dans sa ceinture trente livres turques; elle avait aussi autour du front des sequins d'or et des bijoux sur les épaules. Ils les lui arrachèrent et se mirent à se disputer leur butin. A ce moment elle se sauva, toute nue; après surtout à la rapine, ils se contentèrent de tirer, sans l'atteindre, quelques coups de fusil. Elle se cacha dans un noyer et y resta, transie de froid, un jour et une nuit. Comme les soldats étaient partis, elle se hasarda à quitter sa retraite, et, couverte de vieux vêtements trouvés parmi les morts, elle se mit en marche. Elle erra ainsi pendant vingt jours; elle mangeait de l'herbe

et des racines et buvait de la neige. Au bout de vingt jours, elle arriva à Khnous où son mari la rejoignit un mois après.

Celui-ci avait fui de son côté avec le prêtre de son village dans des rochers inaccessibles et y resta deux jours. Il redescendit ensuite vers la forêt où il trouva les cadavres de tous les siens horriblement mutilés. Pendant plusieurs semaines, la poursuite continua. Bedrossian et quelques autres, cachés le jour, marchant la nuit, se nourrissant d'herbes et de feuilles, échappèrent à grand'peine. Les soldats, enfin lassés, se retirèrent dans les villages. Mais ils en sortaient chaque jour, et, quand ils découvraient quelque fugitif isolé, ils l'égorgeaient; le soir, le clairon les rappelait.

Comme l'extermination n'était pas complète, on employa la ruse pour la parfaire. Les soldats recommencèrent leurs recherches et crièrent de tous côtés :

— Arméniens, Arméniens! devenez sujets, par Dieu, par le Prophète, par le Christ! — c'est-à-dire : — Venez vous soumettre, nous vous promettons paix et tranquillité.

Parmi ceux qui se rendirent à ces promesses mensongères, soixante jeunes gens furent enterrés vivants au pied du mont Handok; quant aux gens de Dalvorik, femmes, enfants et vieillards, réfugiés dans l'église du village, furent massacrés après avoir subi toutes sortes de tortures; d'autres, au nombre de plusieurs centaines, pour échapper du moins aux raffine-ments de cruauté, se précipitèrent du haut du rocher de Ferfer ou dans la rivière Prébatman, près du pont de Sadan (pont du Diable).

Mais c'est à Guellieh-Guzan que furent accomplies, froidement, les plus abominables atrocités. Un prêtre, le père Ohvannès, de Semal, s'était fié aux paroles d'apaisement. Il était allé de rocher en rocher et avait insisté auprès de ses fidèles pour les ramener. Il en réunit ainsi cent cinquante à deux cents qui, le 10 octobre, descendirent à Guellieh-Guzan, derrière la maison de Bedo, le riche *reiss* (maire) du village, en face d'un immense noyer qui étend son ombre sur la route de Semal à Dalvorik. Les Arméniens trouvèrent là le *muchir* Zekhi-Pacha, commandant du quatrième corps, escorté des soldats qui avaient participé aux précédents massacres. Les

Hamidieh et les Kurdes étaient dispersés ailleurs. Il n'y avait là que des troupes régulières. Ce qui va suivre a été raconté par un enfant de quinze ans, Manouk de Kerachen, qui échappa au massacre, affreusement blessé, et laissé pour mort sur la place.

Les Arméniens avaient confié leurs armes, de crainte qu'elles ne leur fussent enlevées, à ceux de leurs compagnons que la prudence avait retenus cachés dans la montagne ; ils furent immédiatement entourés de soldats qui séparèrent aussitôt du gros de la troupe le prêtre et deux notables. Puis, à coups de sabres et de baïonnettes, on poussa cette foule sans défense vers une grande fosse creusée près de là, dans un champ de millet, longue d'à peu près dix-huit mètres, large de trois et profonde de cinq. Pêle-mêle, morts et blessés s'entassèrent dans la fosse ; d'autres moururent sans y avoir été jetés. Cela se passait vers le soir. Dans la nuit, l'enfant souleva des cadavres, s'enfuit et gagna le village de Shatak, puis celui de Kerachen. On a trouvé, plus tard, les corps du prêtre Ohvannès et des deux notables. Le prêtre avait eu la peau de la moitié antérieure de la tête décollée et rabattue sur la figure ; les bras ne tenaient plus au corps que par des lambeaux de chair. Les deux notables avaient le nez et les deux oreilles coupés.

Ceux qui étaient restés dans la montagne continuèrent à se cacher, pourchassés toujours par les soldats turcs qui se faisaient fête de ces massacres quotidiens. Khamo Bedrossian se trouvait parmi les réfugiés. Avec un de ses frères, le père Bedros et deux autres compagnons, il découvrit une caverne où, pendant trois jours, ils se tinrent cachés. Une nuit qu'ils avaient trouvé un peu de blé dans un semblant de champ, ils le mangèrent cru. Le prêtre ne pouvait les imiter ; il leur demanda de faire cuire le grain et on alluma du feu. La lueur sans doute fut aperçue, car le lendemain, à l'aube, ils se virent entourés de Kurdes et de soldats, au nombre d'environ cent cinquante. Grâce aux accidents de terrain, tous, sauf le prêtre que l'on retrouva plus tard mutilé, parvinrent à s'enfuir.

Au bout de quelques semaines, sûrs que les massacres avaient cessé et que les autorités ottomanes, effrayées de leur

œuvre dévastatrice, essayaient de repeupler les villages, ils redescendirent dans la plaine où ils retrouvèrent un certain nombre de leurs compatriotes. On leur proposait même de reconstruire leurs maisons et de leur donner de l'argent, et on les suppliait de dire que massacres et incendies étaient le fait des Kurdes seuls. Mais, à l'aspect des villages saccagés, rendus inhabitables par les émanations des cadavres, le cœur leur faillit. Ils partirent tous vers Mouch, où ils essayèrent vainement de voir le pacha, puis ils se dispersèrent de nouveau de tous côtés. Un grand nombre gagna Echmiadzin, résidence du catholicos, monseigneur Khrimian. Parmi eux se trouvaient Oovig Vartan, Khamo, Bedrossian et sa femme Aaltoun, dont le récit a été confirmé en tous ses détails par l'enquête officielle.

Ainsi furent sauvagement massacrées près de six mille personnes au moins, et détruits, avec leurs mille quatre-vingt-huit maisons, vingt-deux villages des Sasounkh dont j'énumérerai les noms aux rudes consonances : Dalvorik, Hartk, Yeghghath, Pourkh, Sebghank, Ahrouk, Keghrvan, Hitenk, Khel-Hovid, Schenek, Semal, Kope, Keghachène, Eritzank, Chouchnamerg, Guellieh-Guzan, Ichekentzor, Aliantz, Guermav, Dapek, Aghpig, Heloghek. Et maintenant même que les troupes ont cessé de tuer, la faim et la misère continuent l'œuvre qu'elles ont commencée. Sans habitations, spoliés de leurs bestiaux et de leurs instruments agricoles, n'ayant pu semer de blé, les lamentables survivants des Sasounkh sont voués pour l'hiver à une mort certaine. Un grand nombre déjà ont péri et j'ai sous les yeux des listes funèbres où sont inscrits, à côté de vieillards, les noms d'enfants de huit et de douze ans, comme Haiabed et Mekhitar, fils de Kaspar Kaloyan.

II

Plus effroyablement tragiques que tous les autres, les faits des Sasounkh ont attiré l'attention publique. Mais il serait fort inexact de croire que, sauf leur atrocité démesurée, ils présentent un caractère inattendu. Ils ne font que reproduire,

en les aggravant, les intolérables violences dont les Arméniens sont perpétuellement victimes, un peu partout, et qui peuvent, un jour ou l'autre, atteindre ailleurs le même paroxysme de barbarie.

Le simple exposé d'événements qui se sont récemment produits donnera une idée des vexations diverses auxquelles sont exposés des gens presque sans défense, à qui il est interdit d'avoir des armes, et même en certains endroits de sortir de leur maison ou d'y garder de la lumière après le soleil couché. Par exemple dans la région de Tokat, le 26 mars dernier, plusieurs Turcs envahirent nuitamment le moulin appelé Djer-mak-Tchour, à peu de distance de la ville, blessèrent un Arménien qui s'y trouvait, et s'enfuirent sans avoir inquiété un ouvrier turc qui passait la nuit au même endroit. Les autorités locales, loin de poursuivre les coupables, ordonnèrent le silence à la victime nommée Kevork Djelladjian. Quelques jours auparavant, dix bachi-bouzouks, turcs et tcherkesses, avaient pénétré de force dans un autre moulin sis à Bolis, district d'Ardova, en démolissant une partie du toit et des murs, et dévalisé, après les avoir battus, sept Arméniens occupés à faire moudre leur blé. Le 24 mars, à une heure et demie, au même village, un Tcherkesse entra dans un bercail appartenant au nommé Hampartzoum Deïrmen djian, et emporta tout ce qui lui tomba sous la main. Les frères d'Hampartzoum se mirent à la poursuite du voleur, et lui firent rendre ce qu'il avait pris. Le tcherkesse ameuta alors contre eux les habitants d'un village turc voisin, et ces paysans, armés de fusils et de sabres, poursuivirent à leur tour les pauvres gens en les menaçant de mort. Le 13 avril, à Tokat même, la dame Thérèse, femme de Haroutioun Abouchian, fut attirée par guet-apens dans la maison d'une voisine turque. Celle-ci l'enferma dans la cave et s'éloigna, la laissant à la merci d'un certain Sadik Tchрак Oglou, qui se rua sur elle, la viola, et lui fit ensuite avaler de force une grande quantité d'eau-de-vie, puis l'emmena, couverte d'un voile, dans un jardin situé à proximité, où cinq autres Turcs la violèrent à leur tour. Après quoi elle fut jetée dans un ravin où des agents de police la trouvèrent à demi morte. Cette femme est d'une honnêteté incontestée. Cependant, bien que son mari ait porté plainte, on n'a nullement

inquiété les coupables qui sont parfaitement connus. D'ailleurs, quand on se décide à faire passer en jugement les auteurs de faits analogues, il est fort rare que les plaignants ne soient pas condamnés en même temps que les défenseurs, sous les prétextes les plus extravagants.

En Cilicie la situation est la même. Dans le village de Kerek-Han, un sous-lieutenant, appelé Mehmed, traite les habitants comme s'il se trouvait en pays conquis. Il lui arrive de faire arrêter, sans aucun motif, ceux qu'il soupçonne possesseurs de quelques biens, et de les remettre en liberté seulement après leur avoir extorqué des sommes variant entre soixante et cent piastres. Un autre jour, il ordonne à un nommé Serkis Topalian de « lui envoyer sa femme »; Serkis refuse et porte plainte au caïmakam du pays voisin, mais vainement.

La famine aussi désole toute cette région. C'est ainsi qu'à Alabasch, village de trois cents maisons, les exigences de l'administration ont réduit les Arméniens à la plus noire détresse. Depuis plusieurs années, ils ne connaissent plus le pain de froment; une quinzaine de familles possèdent de quoi se nourrir avec du pain de millet, les autres vivent d'herbes sauvages, de feuilles et de fourrage. La manière dont les impôts sont perçus explique du reste une pareille misère. Les agents du fisc saisissent les bêtes de somme, et tel mulet qui vaut mille piastres, mis aux enchères, est adjugé pour quatre-vingts. Quant aux ânes, on les vend huit à neuf piastres dans les mêmes conditions. Tous les moyens semblent bons pour prendre de l'argent aux *Ghiaours*.

A Yénidjé, dans le sandjak de Kaisarieh, les paysans possédaient, depuis trente ans, une église dédiée au nom de Sourp Toross. Comme elle était entièrement délabrée, ils projetèrent de la démolir et d'en reconstruire une en bois, plus large et plus haute. Le caïmakam de leur district, Cherki-bey, avait d'abord consenti à cette reconstruction; mais il se ravisa et se fit donner trente livres sous menace de démolir l'église.

Un peu partout, ce ne sont que conversions forcées, arrestations arbitraires. Le régime des prisons est également des plus fâcheux. A Sivas, les prisonniers turcs, armés de couteaux, malmènent leurs codétenus arméniens, soigneuse-

ment privés de tous moyens de défense, sous les regards indifférents du directeur et des gardiens : huit Arméniens sont blessés : aucun Turc ne reçoit une égratignure. A Adana, les détenus arméniens, dont plusieurs adolescents, arrêtés par mesure politique, sont enfermés avec les pires malfaiteurs et exposés à tous les dangers que comportent les mœurs du pays. L'affaire de Narman illustre mieux que toute autre les habitudes pénitentiaires de l'autorité turque. On avait arrêté et conduit à la prison centrale d'Erzeroum soixante-trois Arméniens du district, accusés, sans nulle preuve, d'avoir tué deux Turcs. L'instruction dura plusieurs années. Elle aboutit à l'acquiescement de trente-sept accusés et à la condamnation de dix d'entre eux, pour des motifs parfaitement inconnus : les seize autres étaient morts au cours de l'enquête.

Les tortures infligées dans la prison de Bitlis à Hampartzoum-Boyadjian, l'un des chefs de la résistance dans les Sasounkh, excèdent presque l'imagination par leur caractère de férocité inouïe. Dès son arrivée à Bitlis, le prisonnier fut mis au secret, dans un cachot obscur et humide. On lui passa un anneau de fer au cou et de pesantes chaînes aux pieds et aux bras. Il couchait sur un morceau de vieux pailleçon et se couvrait de vêtements en loques. Pour toute nourriture, on lui donnait un morceau de pain rassis que l'on oubliait parfois d'apporter, pour l'affaiblir par la faim. Quand on le jugea suffisamment dompté par ce régime, il fut conduit chez le gouverneur général qui l'invita à signer une déclaration dans le sens suivant :

« Je regrette d'avoir ajouté foi aux paroles des puissances étrangères et surtout du gouvernement anglais, qui m'avaient promis de grosses sommes d'argent, des armes et des munitions. C'est sur la foi de ces promesses que je suis venu fomenter des troubles en Turquie. Mais je suis persuadé maintenant que l'Angleterre cachait ses intérêts particuliers sous le couvert de la philanthropie et de la sollicitude pour les chrétiens d'Orient. C'est à son instigation que j'ai suscité ces troubles et fait couler le sang des Arméniens qui depuis des siècles vivaient tranquillement sous la bienfaisante tutelle du gouvernement impérial. »

En même temps, une autre pièce rédigée en français et

expédiée sans doute de Constantinople [lui était présentée, et le vali lui proposait d'en reconnaître également l'authenticité.

Hampartzoum Boyadjian refusa d'autoriser par sa signature un audacieux mensonge. Toutes les menaces le laissèrent inébranlables. Alors le *mektoubdji* (maître d'école) qui assistait à l'entretien donna lecture d'un iradé transmis de Constantinople et qui ordonnait de « pendre l'accusé après vingt-quatre heures de tortures s'il refusait de signer les pièces présentées ». Comme il persistait dans ses dénégations, il fut remis aux geôliers. Ceux-ci doublèrent ses chaînes et lui attachèrent au cou une boule de fer pesant dix kilogrammes. Puis on le frappa avec des gourdins et des fouets. La bastonnade continua jusqu'à ce qu'il eut le corps couvert de meurtrissures bleuâtres; elle ne suffit pas à vaincre sa résistance obstinée au faux témoignage. Avec des pincettes, on lui arracha, un à un, les poils de la barbe. Les geôliers, désespérant de rien obtenir, en référèrent au vali. Alors, sous les yeux du prisonnier, on couvrit le plancher de son cachot de broussailles, de fers pointus et de clous. Sans s'effrayer de ces préparatifs, il s'obstina dans son refus. Pendant une heure entière il fut roulé par ses bourreaux sur ce lit de douleur. Il avait perdu connaissance; on le ranima avec des cordiaux et on lui proposa de nouveau de signer la déclaration. Il refusa formellement. Deux jours plus tard, il fut jugé par le tribunal de Bitlis, condamné, et pendu.

*
* *

Les divers moyens de gouvernement dont j'ai essayé de tracer un aperçu sommaire et malheureusement véridique ne semblent point les mieux imaginés pour concilier aux maîtres actuels des Arméniens l'affection de leurs sujets. La douceur résignée de ce peuple, acquise au cours des siècles, ne saurait sans danger être soumise indéfiniment à d'aussi cruelles épreuves. Que l'on veuille bien se souvenir des Bulgares, entièrement anéantis et qui avaient perdu, il y a soixante-dix ans, jusqu'à leur langue et la conscience de leur race. L'oppression même dont ils étaient victimes leur a restitué le sentiment aboli de la nationalité, et leur traditionnelle patience

s'est transformée en rébellion ouverte. Voici qu'ils se sont faits envahisseurs et qu'ils revendiquent ambitieusement sur la Macédoine des droits historiques contestés par les Grecs et les Serbes. Le moment serait inopportun pour la Sublime Porte de laisser croître en Asie-Mineure une agitation analogue à l'agitation bulgare, alors qu'ailleurs aussi, vers Djeddah, les Arabes toujours indociles manifestent quelques désirs de complète indépendance. Le sultan Abdul-Hamid-Khan, dont on admire partout l'intelligence et la bonne volonté, ne se laissera point leurrer par des conseillers maladroits, et tiendra à honneur de ramener le calme et la prospérité chez un peuple qui a trop longtemps souffert. Il se rendra sans peine aux prévoyants avis des puissances, de la France en particulier, qui a tout intérêt à ne pas souffrir qu'aucune atteinte soit portée à l'intégrité de l'empire ottoman et à l'indépendance de son souverain, et dont il est impossible de méconnaître les intentions amicales.

MAURICE LEVEYRE.